

AYFER TUNÇ

NUIT D'ABSINTHE

ROMAN

TRADUIT DU TURC  
PAR FERDA FIDAN

GALAADE ÉDITIONS

*Mais Jésus, s'étant baissé, écrivait sur la terre avec son doigt.  
Comme ils continuaient à l'interroger  
Il leur dit : « Que celui de vous qui est sans péché lui jette  
la première pierre. »*

*L'Évangile selon Saint-Jean, 8, 7  
(La Femme adultère)*

## PRIÈRE

– Tu te rends compte que je suis désormais un vieil homme? Mes registres sont à jour, mes comptes sont en règle: il me faudra bientôt fiche le camp d’ici-bas, dit-il.

– On pourrait se casser ensemble, dis-je, moi aussi j’en ai marre de moisir ici.

– Arrête, tu es encore jeune, dit-il.

– Et toi alors? Tu n’as passé qu’un demi-siècle dans ce monde pourri.

Il rit:

– Bien plus.

Il s’installa dans le fauteuil devant la vaste fenêtre qui donnait sur le ciel. Derrière lui, les nuages d’Istanbul, comme un tas de fumée. Son rire s’envola, la fumée parut s’estomper. Sa voix devint amère.

– N’attends rien de moi, dit-il, je n’ai rien à te donner.

Il tourna le visage vers la fenêtre. Son profil la remplit entièrement.

«Quel beau nez tu as, Ali», dis-je en moi-même. Il y a bien des années, c’est ton nez que j’avais remarqué le premier. La première fois que je t’ai vu, j’étais fascinée par ton nez, tes yeux, ton sourire. Un nez altier, qui avait du caractère. Des yeux noirs, trop beaux pour

un homme. Un sourire chaleureux et des mains... Ah!  
Tes mains affectueuses.

J'étais épuisée. J'ôtai mon bonnet. Je m'allongeai sur le vieux canapé d'Ali aux couleurs passées. Je me sentais infirme. Comme s'il me manquait un bras.

– Si tu m'hébergeais une nuit, ça me suffirait, dis-je d'une voix à peine audible, tu peux faire ça pour moi, non ?

Ali se retourna et regarda, épouvanté, mes larmes qui coulaient doucement, mon bonnet noir qui pendait au bout de mes doigts tachés d'encre verte, et mon crâne rasé.

Il resta pétrifié.

## L'HEURE DU LOUP

Je m'arrêtai un instant sur le seuil de la chambre d'Ali et le fixai dans les yeux. Ses yeux noirs, si beaux. En me raidissant, pour ne pas montrer que je frissonnais de peur. Même si son regard toujours jeune me redonnait de l'espoir, j'avais si peur de ce qui allait m'arriver que la sueur coulait de mon dos vers mes reins. J'avais les mains moites. J'avais très peur et je n'en revenais pas d'avoir peur à ce point.

Or, le matin, en me réveillant, je n'avais pas peur. Pas le moins du monde. J'éprouvais, au contraire, une joie un peu folle. Je me levai bien avant l'arrivée de Tanya qui, chaque matin, ouvrait doucement la porte avec sa clé, suspendait son blouson à la patère, entrait dans la cuisine sur la pointe des pieds, pour ne pas nous réveiller, et se préparait un café turc. Je me levais d'habitude une fois que Tanya avait déjà tout remis en ordre et préparé le petit déjeuner.

L'atmosphère était glaciale. Comme si le vent soufflait à l'intérieur de l'appartement. Le chauffage n'était pas encore allumé : le concierge fainéant de notre bel immeuble datant du début du siècle dernier devait faire la grasse matinée. J'enfilai le sweat-shirt polaire d'Osman par-dessus mon déshabillé de soie arachnéen.

Je passai dans le salon immense au plafond haut. La vaste baie vitrée surplombant Istanbul semblait un écran de télévision d'où toute image avait disparu. Elle était mate, couleur de cendre. Istanbul dormait immobile sous une brume cendrée. Pas le moindre navire sur le Bosphore.

Je m'étais encore réveillée à *l'Heure du Loup*. Mais cela m'arrivait déjà bien avant tout cela. C'est depuis la mort de mon père que je me réveillais toujours à cette heure étrange où les bébés naissent et les vieux meurent, entre la nuit et le jour. Je restais un moment les yeux fixés au plafond, puis je me rendormais.

Mais ce n'était plus le cas depuis plus de soixante-dix heures. Depuis plus de soixante-dix heures, je n'arrivais plus à fermer l'œil. Par moments, ma tête tombait sur ma poitrine. Je m'assoupissais. Je flottais quelque temps dans une sorte d'inconscience qui ne ressemblait pas au sommeil. J'avais mal à la tête, un mal qui me fendait le crâne. Je me sentais désemparée.

Je m'étais assoupie vers le point du jour. J'avais dormi profondément pendant quelques heures. Je n'en revenais pas. Comme s'il ne s'était rien passé dans ma vie. Comme si ma vie était pure, sans aspérité.

Je restai plantée devant l'écran bleu en attendant qu'il s'allume par degrés. Apparurent d'abord les péniches et les bateaux qui faisaient la traversée du Bosphore. Un pétrolier passa, qui semblait flotter dans une vision. Les lumières pâles qui trouaient la brume s'éteignirent. En moi une joie excessive, sauvage.

Je commençai à préparer le petit déjeuner, contrairement à mon habitude. Je fis à la fois du thé et du café. Je cassai trois œufs dans un bol en verre, j'y ajoutai un peu de lait, une pincée de sel et de poivre, et je remuai le tout. Je sortis du réfrigérateur le pain très complet, très sain, très nourrissant, j'en coupai des tranches que je trempai dans le mélange d'œufs et de lait et commençai à les faire frire. L'odeur du café réveilla Osman. J'entendis le bruit de ses pantoufles sur le parquet défraîchi qui avait besoin d'un coup de cirage.

Cela faisait six heures qu'Osman était rentré de Berlin. Il faisait semblant d'ignorer ce qui s'était passé il y a plus de soixante-dix heures. Il avait déclaré: « Je suis très fatigué », puis il était allé se coucher. « Tu as l'air d'une déterrée », avait-il dit au moment de fermer les yeux.

Il eut l'air très surpris de me voir debout de si bonne heure. Je chantais à tue-tête, tout en faisant frire du pain :

*C'est le vent désormais qui murmure là-bas notre vieille chanson.*

*Arrête, ne dis plus rien, ne parle pas de notre amour défunt...*

J'avais très mal dans la poitrine au moment où je chantais: notre amour. (Je pensais à Ali.)

– Qu'est-ce qui t'arrive? dit Osman, l'air étonné. Il n'est que six heures et demie! Ça ne va pas, non?

Il avait mauvaise mine. Depuis la nuit où j'avais donné le coup de grâce à notre amour, il se réveillait

d'humeur exécration. Mais il se reprenait très vite. Il redevenait si vite l'Osman d'autrefois que je n'en revenais pas.

C'est un de ces hommes qui portent beau en toutes circonstances. Son front doucement bombé, ses yeux couleur de miel, lui donnent, malgré ses quarante ans et sa barbe grisonnante, un air enfantin et primesautier. Tout compte fait, il est réellement enfantin. De faible caractère. Je m'étais justement éprise de son allure enfantine qui réveillait en moi un instinct maternel aussi tardif qu'inutile.

J'étais tombée amoureuse de beaucoup trop d'hommes. J'avais toujours cherché à me persuader, pour pouvoir supporter la vie, que j'étais amoureuse. Mais aussi j'avais toujours beaucoup souffert en m'efforçant d'y arriver. (Tous mes amants avaient le visage d'Ali.)

Je ne pouvais pas me perdre dans l'amour. Mais je me perdais dans la vie. J'étais « pour ainsi dire » amoureuse (pour ainsi dire, oui, pas réellement). Et ma misère était bien réelle. J'avais bien vu, derrière le visage enfantin d'Osman, un égoïsme d'acier, une faiblesse poignante. Et je l'avais toujours nié.

J'avais voulu être aimée. J'avais cherché toute ma vie à me faire aimer. En échange, je n'avais rien d'autre à donner que ma beauté. Mais tout le monde n'en voulait pas. Et ceux qui en voulaient bien s'en lassaient très vite. Cela faisait des années qu'Osman me répétait qu'il m'aimait beaucoup. Parfois je le croyais et parfois non. Et moi aussi, je l'aimais parfois, et parfois non.